

Zeitschrift:	Générations : aînés
Herausgeber:	Société coopérative générations
Band:	31 (2001)
Heft:	4
Artikel:	La philosophie selon Jeanne Hersch : la mort de Socrate. Partie 2
Autor:	Hersch, Jeanne / Unger, Catherine
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-828340

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La philosophie selon Jeanne Hersch (2)

La mort de Socrate

Quelques semaines avant sa mort, en juin 2000, la grande philosophe genevoise Jeanne Hersch accordait à la TSR une série d'entretiens retracant sa vie et sa carrière. En guise d'hommage à cette grande dame, nous les publions en cinq parties. Deuxième thème abordé: la mort de Socrate.

Lorsque Jeanne Hersch est décédée, en juin 2000, la presse nationale et la presse internationale ont reconnu en elle une grande dame de la pensée. Née à Genève en 1910, dans un milieu d'intellectuels juifs laïcs, Jeanne Hersch fut la première femme à occuper la chaire de philosophie à l'Université de Genève. En 1968, à la tête de la toute jeune section de philosophie de l'Unesco, elle publie un livre qui a un retentissement immense: *Le droit d'être un homme*. Ce livre est aujourd'hui traduit dans presque toutes les langues.

Quelques semaines à peine avant sa mort, Jeanne Hersch a accueilli chez elle Catherine Unger, qui la rencontrait pour la Télévision suisse romande. Ses dernières paroles ont pris la dimension d'un véritable testament, que nous avons choisi de retranscrire dans les pages de *Générations*. Durant cinq numéros, nous vous offrons ainsi une plage de réflexion. Une leçon de philosophie... et de vie.

«La philosophie a tué Socrate»

— Jeanne Hersch, parmi les très nombreuses figures de la philosophie que l'on pourrait évoquer, c'est immédiatement Socrate qui vient à la pensée. Il est très connu. Mais pour quelles raisons est-il très connu?

— Je crois que l'une des raisons pour lesquelles il a cette gloire extraordinaire de presque représenter la philosophie comme telle, c'est qu'il en est mort. Car on peut dire que Socrate est mort de la philosophie. La philosophie l'a tué. Il a été condamné à mort alors que tout le monde reconnaissait le haut degré de sa vertu et de sa lucidité philosophique, cette dernière étant autre chose encore que la vertu. Je pense que c'est ce contraste entre son sort et sa présence qui a été décisif. Quand on lit Platon, quand on lit les discours de Socrate, la présence de Socrate a quelque chose de tellement irréfutable, de tellement maintenant présent... J'insiste sur ce battement présent, parce que *maintenant présent*, ce sont les mots mêmes de la liberté.

— **Il faut rappeler que l'on est en Grèce, au V^e siècle avant J.-C., et que ce Socrate a quelque chose de tout à fait particulier. Il se promène dans Athènes, accompagné de ses disciples et, contrairement à beaucoup d'autres philosophes, il n'a jamais écrit.**

— C'est vrai, il n'a pas écrit. Et pourquoi n'a-t-il pas écrit? Il n'a pas écrit parce que l'écrit avait pour lui quelque chose de figé, qui contredisait l'essence de ce qu'il appelait philosophie. Vous avez raison de mettre l'accent sur ce caractère oral et présent du personnage de Socrate. Comme je l'ai déjà dit, la liberté, c'est le centre de toute l'affaire, en

philosophie. Et cela parce qu'elle se conçoit au présent. La liberté est au présent. Elle n'est pas avant, elle n'est pas après, elle n'est pas plus tôt, elle n'est pas plus tard, elle est maintenant. Vous êtes libre maintenant, ou vous ne le serez jamais, ou vous ne l'avez jamais été. Bien des gens en ont souffert, de cette impossibilité d'agir, d'être dans son présent. Cette souffrance a du reste beaucoup été analysée à l'époque moderne. Et bien, je crois que Socrate est le plus présent des philosophes. C'est lui qui était le plus profondément attaché à cette littéralité du moment présent, qui est non pas le symbole, mais la présence même de la liberté humaine sur terre. On ne peut pas être libre hier, on ne peut pas être libre demain, on ne peut être libre que maintenant. Des tas de gens sont prêts à accomplir des actes tout à fait phénoménaux demain, après-midi, hier, mais chez Socrate, c'est maintenant, c'est cette fois-ci. C'est cela qui s'est gravé dans l'esprit des gens.

«Il était l'accoucheur de la pensée»

— L'image que l'on a de Socrate, c'est celle du philosophe laid, par opposition au très beau Platon. Celle du philosophe qui n'écrit pas, opposition encore aux autres, et notamment à son disciple Platon qui consigne dans le *Phédon* la mort de son maître. Mais Socrate, c'est aussi tout un art de l'accouchement de la pensée de l'autre, cette fameuse maïeutique. Pouvez-vous nous expliquer de quoi il s'agit?

— Je crois que c'est assez facile, dès lors qu'on a compris ce que c'est que la liberté. La maïeutique, c'est l'accouchement. L'accouchement de

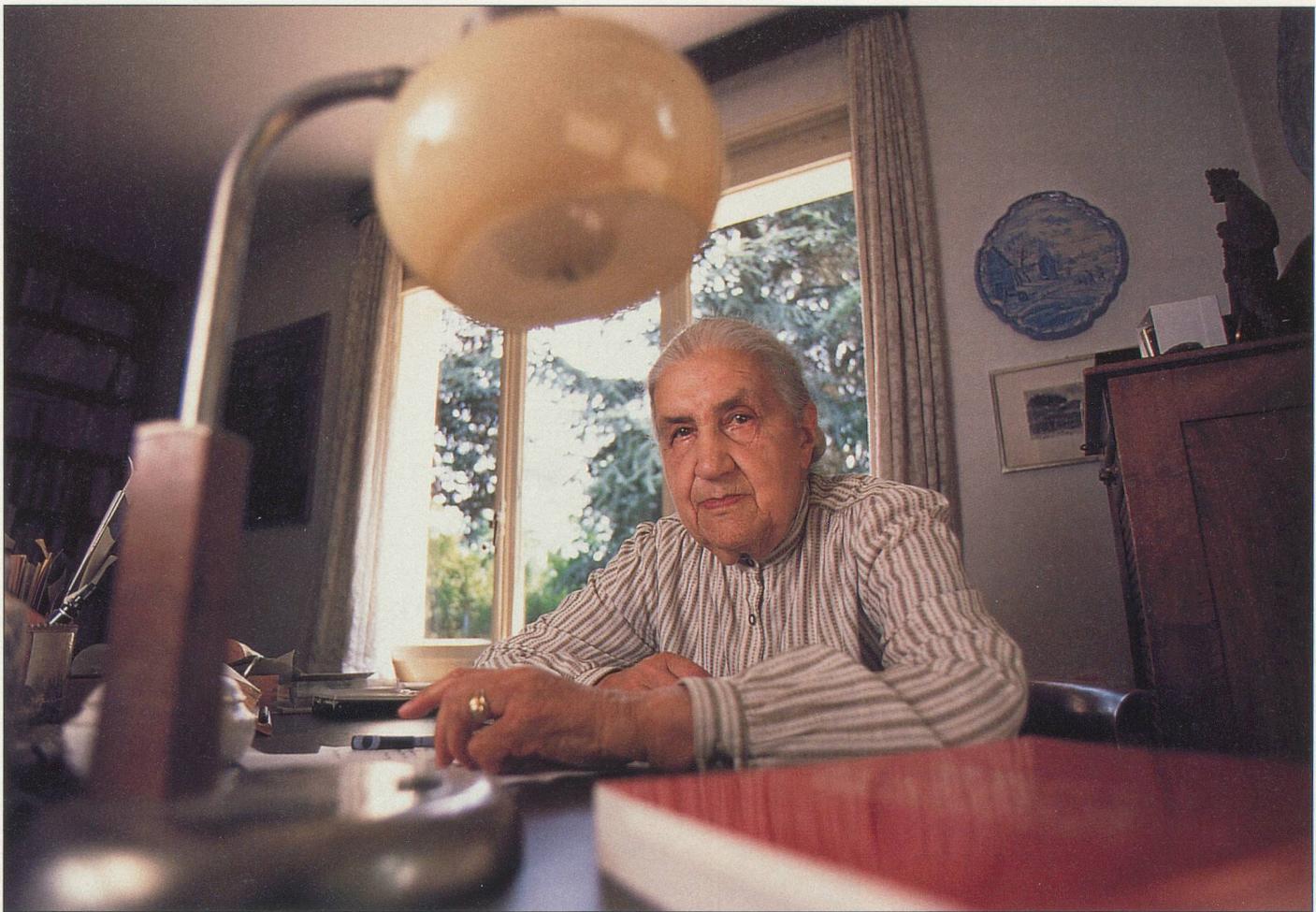


Photo Ph. Krauer

Jeanne Hersch: «On peut dire que la philosophie a tué Socrate!»

quoi? D'un acte libre, de l'existence humaine dans ce qu'elle a de plus actif, de plus décreté du dedans, de l'intimité de l'être. Or, c'est cela à quoi Socrate tenait avant tout.

— Comment s'y prenait-il pour accoucher la liberté de l'autre?

— Pour accoucher la liberté de l'autre... il l'interrogeait et il ne lui donnait pas la réponse. Il lui posait des questions qui l'obligeaient à chercher lui-même sa réponse. Si la réponse ne lui venait pas maintenant, ce serait pour la prochaine fois. Mais Socrate trouverait le moment où il mettrait l'autre devant la liberté, devant le déchiffrage, la découverte, le creuset de la liberté. Assurément, tout se tient chez Socrate, y compris sa vie, y compris sa mort.

— Il nous est resté de lui un certain nombre d'adages célèbres, dont le fameux *Connais-toi toi-même*. Comment faut-il le comprendre aujourd'hui? On pourrait croire

que c'est de l'ordre de la psychanalyse, mais ça n'est pas du tout ça, n'est-ce pas?

— Pas du tout! Ce n'est absolument pas de la psychanalyse, et ce n'est pas de la psychologie non plus. Ce *Connais-toi toi-même*, ce n'est pas une science objective, celle à laquelle on se confie en allant aujourd'hui consulter un psychanalyste. Ce n'est pas du tout ça! *Connais-toi toi-même*, ça veut dire: «Saisis le point d'origine de ta liberté, le point d'où jaillit ta liberté. Saisis ce point-là, empare-toi de ce point-là, parce que c'est ce point-là qui te fait homme.»

***«On recherche
le cœur de la liberté»***

— Au terme de ce *Connais-toi toi-même*, Socrate déclare de manière assez paradoxale: «Je sais une chose, c'est que je ne sais rien.» Qu'est-ce qu'il veut dire par là?

— Pour ma part, je le comprends ainsi. Aux yeux de Socrate, quand on sait ce que c'est que savoir ce qu'est une liberté humaine, on sait qu'on ne sait rien. En d'autres termes, tout ce que l'on sait en dehors de ça, ce sont des contenus, ce sont des points de doctrine: je sais que je suis ceci et cela, je sais que j'ai appris ceci et cela, je sais que j'ai compris ceci et cela. Mais tout ça, ce n'est pas moi. Il y a un dépouillement essentiel, par lequel on rejette cela dans les marges, et par ce dépouillement, on recherche le cœur de la liberté, qui est donc l'essentiel.

— Revenons un peu sur la mort de Socrate. Vous dites que Socrate a payé de sa vie le prix de sa philosophie. Et c'est vrai. Mais de quoi a-t-il été accusé, et pourquoi?

— Chez Platon, on trouve un reflet de ce qui se passe dans les Etats. Je veux dire dans les Etats en général. C'est-à-dire que lorsqu'on vit dans un Etat, il y a un problème lié à votre

liberté, dont vous devez faire façon, auquel vous devez imposer votre volonté, même au prix de votre vie. Nous allons voir par la suite de quoi il s'agit. A la recherche de ce point, il nous faut sacrifier toute une quantité d'obligations, de prétendues obligations, qui prennent la place de cette nécessité-là et qui se donnent pour la liberté. Or, cela, c'est peut-être bien le côté le plus actuel de l'enseignement de Socrate. Ouvrez un journal, et vous trouverez bien des bons hommes qui signent des articles dans lesquels ils vous expliquent quelle est votre liberté aujourd'hui. Ils le savent tous, il n'y a que vous qui ne le savez pas. Or, eux-mêmes ne le savent pas quand ils sont dans la situation. Par rapport à cela, il y a un exercice de la présence historique, qui est l'exercice platonicien par excellence.

– Socrate n'est-il pas condamné parce qu'il est accusé de corrompre la jeunesse ?

– Il est accusé de corrompre la jeunesse parce qu'il passe son temps à repousser, à refouler les certitudes que l'on cherche à donner à la jeunesse, et dont la jeunesse pourrait se contenter.

«Sa mort construit l'être humain»

– Au fond, ce qu'il leur inculque, c'est la qualité d'esprit critique...

– C'est plus que ça ! C'est l'esprit critique, mais beaucoup plus profond peut-être que vous ne l'entendez. L'esprit critique, ici, chez Platon, c'est d'arriver à la vraie authenticité de sa propre décision, absolument indépendante, et à aucun degré asservie par le conformisme, par la commodité, par les conséquences. Vous savez, on entend de nos jours tellement de discussions sur le plan des options politiques, et chacun vous brandit un comportement, comme étant le comportement libre. Il y en a qui y croient, et qui se mettent à marcher en colonne, et qui vont aux manifestations. Tandis que chez Socrate, tout le travail est un travail de dénuement constant de ce que Jaspers a appelé beaucoup plus tard l'existence. C'est-à-dire être là, répondre présent au moment historique dans lequel on se trouve.

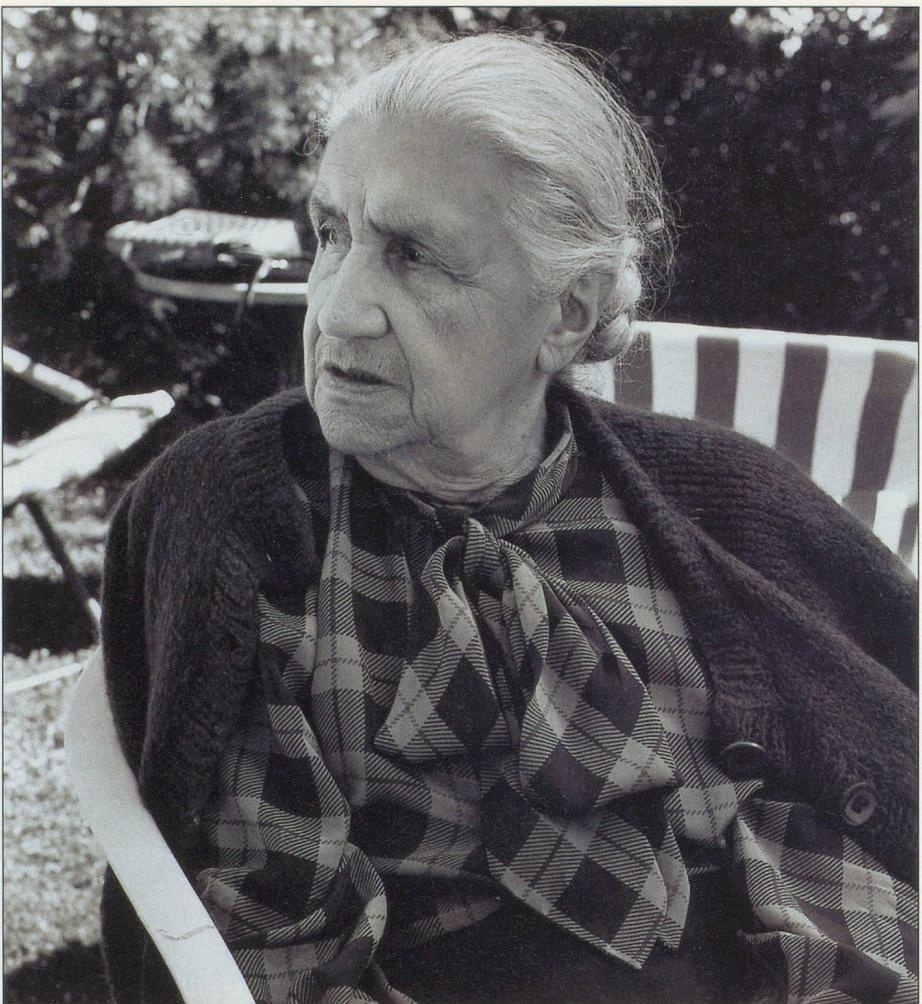


Photo TSR / Michel Sarti

«Le processus de la pensée est lui-même la construction de l'être humain»

– La scène de la mort de Socrate est absolument saisissante. Pouvez-vous nous la raconter ?

– Oui, mais je crois que tout le monde la connaît. Eh bien, Socrate est en prison, et il veut mourir. Il n'a pas choisi de mourir, mais puisqu'il a le choix entre mourir et ne pas avoir cette liberté radicale dont il parlait, et qui est à ses yeux la seule légitimation d'un comportement politique, alors il va affronter la mort, la subir et donner par là le poids que vous reconnaissiez vous-même à sa mort désormais.

– Socrate est condamné à mort par les lois d'Athènes, et ses disciples lui proposent de fuir dans un autre petit royaume où il pourrait échapper assez facilement à cette condamnation. Mais Socrate refuse de fuir...

– S'il avait répondu positivement à l'offre de ses disciples, il aurait enlevé tout son sens à un acte qui était essentiel à ses yeux.

– Platon rapporte cette dernière phrase de Socrate : «Il faut sacrifier un coq à Esculape.» Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Cela veut dire que contrairement à ce que la plupart des gens penseraient, Socrate ne nourrit aucun grief contre les dieux. Il considère au contraire que les circonstances de sa mort sont une bénédiction. Ainsi, sa mort a tout son sens et toute son efficacité.

– Socrate n'est-il pas le philosophe qui illustre le plus fondamentalement cette idée que le processus de la pensée est vraiment formateur de l'âme ?

– On peut en effet dire que le processus de la pensée est vraiment formateur de l'âme. Mais j'irai encore plus loin. Le processus de la pensée est lui-même la construction de l'être humain. Il y a une façon d'engendrer l'être humain. Or, la mort de Socrate construit l'être humain. Pour l'éternité.

– Au fond, dans la philosophie, et dans la philosophie socratique en particulier, comment se fait le rapport entre vivre et vivre selon le bien ?

– Où voyez-vous une difficulté à ce lien ? C'est cela même dont nous avons parlé. A savoir que vivre complètement, jusqu'à la racine, sa condition d'être conscient, c'est-à-dire la condition de Socrate, ou d'un homme en général, c'est nécessairement prendre position pour ou contre la condition de vie humaine. Plus souvent contre, d'ailleurs. C'est pour ça qu'il a dû mourir.

«Toute philosophie a sa morale»

– Est-ce que cela signifie que toute philosophie comporte nécessairement une morale ?

– Oui, absolument. Toute philosophie comporte nécessairement une morale, non pas dans ce sens qu'elle énonce nécessairement un catéchisme moral, mais dans ce sens que du fait qu'il s'agit de philosophie, cela prend position jusqu'à la mort. Il n'y a pas de cran d'arrêt entre la portée et l'événement.

– Vous avez écrit une fois que les philosophes ont tant écrit parce qu'ils n'arrivaient pas à dire ce qu'ils voulaient dire. Or, avec Socrate, nous avons l'exemple de quelqu'un qui n'a écrit pas. Pourquoi les autres ont-ils eu tant de difficultés à dire ce qu'ils avaient à dire ?

– Ils ont tous essayé de le dire, mais beaucoup d'entre eux n'ont pas réussi complètement. La liberté humaine, toutes les choses humaines, quand on les prend à la rigueur, comme Platon les a prises, on arrive rarement à les dire jusqu'à la fin. Elles demeurent ébauchées. C'est pourquoi la philosophie a laissé tellement de bouquins dans les bibliothèques. Il n'y en aurait pas autant si la philosophie aboutissait à ce à quoi elle veut aboutir.

– Dans tous ces bouquins que vous évoquez, on trouve des philosophies qui vont dans le sens de construire un système et d'autres qui essaient au contraire, non pas de déconstruire le système, mais de

contourner la possibilité même du système...

– C'est vrai. Pour ce qui concerne les uns, les premiers dont vous parlez, je citerai Hegel, qui s'est mis tout entier en système. Pour lui, le système était en quelque sorte l'exemple, mais il est aussi grandiose à sa manière. Plus l'exemple devient systématique et devient grandiose, plus il peut avoir de portée, mais aussi de danger, et de mensonge. De l'autre côté, celui qui veut arriver à la nudité de la présence humaine existentielle, de l'engagement pour la vérité, appartient à l'autre pôle, c'est-à-dire au pôle socratique. Ce qui est merveilleux à mon sens, c'est qu'il existe les deux. Entre les deux, on trouve toutes les philosophies intermédiaires, qui semblent moins intéressantes, mais qui le sont pourtant, puisque c'est toute notre condition humaine.

– Ces systèmes tendent, précisément, à systématiser le monde. Mais en termes de philosophies, qu'est-ce que cela veut dire, mettre le monde en système ?

– Cela veut dire qu'on ne se contente pas d'un à peu près qui permettra, par exemple, d'atteindre la fin d'un siècle. On cherche comment on

pourrait mettre en question ce qui existe actuellement, pour préparer du nouveau. Ou bien, au contraire, on cherche à consolider au maximum ce qui existe déjà. Dans ce cas, l'homme a affaire à son histoire, et il n'a jamais fini d'avoir affaire à son histoire.

«Tout système a ses dangers»

– Venons-en un instant au rôle du doute. N'est-il pas un ferment extrêmement puissant de la philosophie, même si le doute n'a jamais fourni de grands systèmes ?

– Le doute est capital dans la philosophie. Il faut savoir douter pour faire de la philosophie. On doute, mais pourquoi doute-t-on ? On doute toujours par rapport à la certitude. C'est parce qu'on a le sens de la certitude qu'on doute. Autrement, le doute n'a pas de sens.

– Pensez-vous qu'aujourd'hui encore, on peut être tenté de mettre en forme une pensée systématique ?

– Non seulement je le pense, mais vous avez de grands pays qui sont organisés comme ça ! Par exemple, le marxisme russe était un grand et vaste système hégélien, inspiré de la philosophie de Hegel.

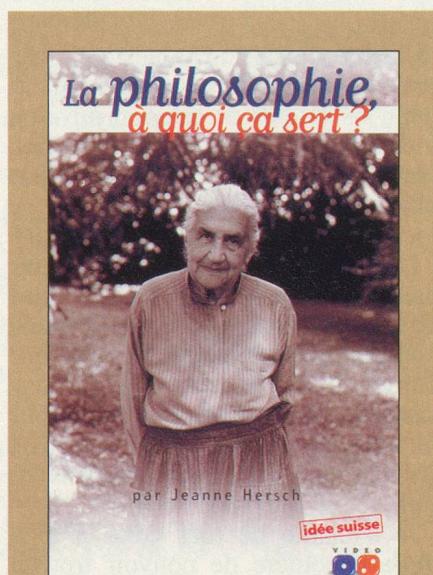
– Mais ce sont des systèmes politiques qui ont capoté...

– Cela dépend des avis. Aujourd'hui encore, des gens s'entretiennent pour savoir si cela a capoté ou non... Il y a toutes sortes de façons de capoter, dans l'histoire. Tout recommence, tout reprend... C'est toute l'ambiguïté.

– A votre sens, la pensée est-elle la plus riche quand elle est systématique, ou quand elle met en échec le système ?

– A mon sens, la pensée est la plus riche quand elle est humaine, c'est-à-dire ambiguë...

**Entretien: Catherine Unger
(Adaptation: Catherine Prélaz)**



La philosophie, à quoi ça sert? est disponible en cassette vidéo auprès de la boutique TSR, case postale, 1260 Nyon. Tél. 0848 828 818. Fax 022/994 58 59.

**Le mois prochain:
Avoir un maître ou Karl Jaspers**